

La caricature anticléricale sous la IIIe République

À propos de :

Dixmier Michel, Lalouette Jacqueline, Pasamonik Didier, *La République et l'Église. Images d'une querelle*, Paris, La Martinière, 2005, 151 p. (ill.)

Doizy Guillaume et Lalaux Jean-Bernard, *À bas la calotte. La caricature anticléricale et la Séparation des Églises et de l'État*, Paris, Éditions Alternatives, 2005, 160 p. (ill.)

Isabelle Saint Martin



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/3442>

DOI : 10.4000/assr.3442

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 mai 2006

Pagination : 113-120

ISBN : 2-7132-2092-0

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Isabelle Saint Martin, « La caricature anticléricale sous la IIIe République », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 134 | avril - juin 2006, mis en ligne le 11 juillet 2006, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/assr/3442> ; DOI : 10.4000/assr.3442

Isabelle Saint Martin

La caricature anticléricale sous la III^e République

À propos de :

DIXMIER Michel, LALOUETTE Jacqueline, PASAMONIK Didier, *La République et l'Église. Images d'une querelle*, Paris, La Martinière, 2005, 151 p. (ill.)

DOIZY Guillaume et LALAUX Jean-Bernard, *À bas la calotte. La caricature anticléricale et la Séparation des Églises et de l'État*, Paris, Éditions Alternatives, 2005, 160 p. (ill.)

Dans la foulée des publications consacrées à la Séparation des Églises et de l'État, centenaire oblige, deux ouvrages sont sortis en août 2005 sur les caricatures et dessins de presse de l'époque. Certains verront dans ces parutions simultanées sur un sujet très proche un effet attendu de la logique des célébrations, mais il faut se réjouir de cette double parution, et s'étonner qu'il n'y en ait pas eu davantage tant la matière est abondante, et les autres travaux consacrés à la question si peu diserts sur la partie imagée du combat autour de la laïcité. À quelques exceptions près, la majorité des nombreux colloques qui ont porté sur la Loi de 1905 semblent ne s'être préoccupés des images que pour choisir *in extremis* l'illustration du programme ou la couverture des actes, non sans quelques effets de redites ici ou là ... Leur prudence vient peut être de ce que, si le dessin de presse consacré à l'évènement est prolifique, il est aussi souvent très virulent, peu propice sans doute à illustrer le regard distancié qui convenait à la mise en situation historique. Fort heureusement, les auteurs cités ici ont fait le pari inverse et s'attachent précisément à la mise en images de la polémique, avec toutefois des orientations différentes. Ceci permet à ces deux publications, de pagination à peu près similaire et très raisonnable – on devine que les éditeurs les ont pressés de faire le choix entre texte ou images – d'offrir avec des approches complémentaires un large panorama des questions soulevées par cette iconographie. Dès la couverture, les deux ouvrages manifestent des choix bien distincts dans le champ couvert. Il est amusant de relever qu'ils ont tous deux sélectionné un dessin d'Ashavérus, pseudonyme de Didier Dubucq, directeur de la revue franco-belge *Les Corbeaux*, diffusée de mai 1904 à novembre 1909, dont le trait caustique se distingue par son originalité dans un univers où la rhétorique

anticléricale est parfois répétitive. Pour *La République et l'Église*, un gros abbé grimaçant au nez rubicond déverse directement dans les entonnoirs fichés dans les crânes des écoliers assis à leur pupitre un tonnelet de pieuses pensées, ou superstitions : crucifix et chapelets, crainte du diable et de l'œil qui voit tout¹, etc., ce gavage des jeunes cerveaux signe l'abêtissement auquel conduit l'Église catholique. À *bas la calotte* détache, sur un fond rouge, une accorte Marianne, arborant bonnet à cocarde, juchée sur un coq batailleur, elle actionne un soufflet de fumée pesticide afin d'exterminer, une bonne fois pour toute, le moine à tonsure, figure d'un clergé honni, monté sur un corbeau terrassé par le coup de patte du coq². Ces dessins valent programme et le ton est donné ; l'ouvrage de M. Dixmier³, spécialiste de la presse satirique illustrée, J. Lalouette⁴, professeur d'histoire contemporaine à Paris 13 et D. Pasamonik, journaliste, spécialiste de bandes dessinées, se concentre sur la lutte entre l'Église et la République au moment crucial de la Séparation, dont il retrace à travers les dessins les méandres d'une histoire complexe, la question scolaire en est alors emblématique. Celui de G. Doizy, professeur d'arts appliqués, spécialiste de la caricature⁵, et de J.-B. Lalaux⁶, ancien vice-président de la Libre Pensée, s'attache plus largement aux formes de l'anticléricisme en images et ce jusqu'à la « lutte finale », titre du dessin de couverture. Les premiers ont fait le choix de diviser leur propos en un exposé historique d'une soixantaine de pages d'une remarquable densité, abondamment illustré, suivi d'un album classé par thèmes (animalisation, mœurs ecclésiastiques, école, Vatican, etc.) où les dessins sont reproduits en pleine page, le plus souvent avec l'intégralité de la couverture et la manchette du journal, mise en page précieuse pour l'historien. Les légendes qui les accompagnent sont indéniablement un des points forts du livre, précises et détaillées, elles resituent parfaitement le dessin dans son contexte immédiat et donnent la clé d'allusions politiques qui pourraient ne plus être perçues par les lecteurs. On regrettera toutefois que, sans rien sacrifier des illustrations, le texte n'ait pu être étendu plus avant ; en outre, la séparation entre l'album et l'exposé général tend à marginaliser l'étude iconographique alors qu'elle aurait pu être davantage insérée dans le développement comme partie prenante du propos. En annexe sont présentés

1. « L'enseignement clérical », dessin d'Ashaverus, *Les Corbeaux*, n° 140, 1^{er} décembre 1907.

2. « La lutte finale », dessin d'Ashavérus dans *Les Corbeaux*.

3. Voir, notamment, Élisabeth et Michel DIXMIER, *L'Assiette au beurre*, Paris, Maspero, 1974

4. Voir, notamment, Jacqueline LALOUETTE, *La Libre Pensée en France de 1848 à 1940*, Paris, Albin Michel, 1997 ; *La Séparation des Églises et de l'État. Genèse et développement d'une idée (1789-1905)*, Paris, Éditions du Seuil, 2005.

5. Après un DEA sur la revue satirique illustrée franco-belge *Les Corbeaux*, Guillaume DOIZY achève une thèse à l'université de Picardie sur la caricature anticléricale.

6. Également ancien président de la Libre Pensée du Nord, et collectionneur de documents anticléricaux et antireligieux liés à la loi de 1905, sur lesquels il a publié des articles dans diverses revues.

les principales revues dépouillées ainsi qu'un aperçu biographique des grands noms du dessin anticléric qui contribuent à faire de l'ouvrage une véritable mine. Les auteurs d'*À bas la calotte* ont suivi un parti différent, le texte, plus abondant, est étroitement associé au commentaire d'une riche iconographie qui ne se limite pas à la presse mais, selon l'objet d'étude qu'ils se sont donné, couvre également la carte postale ou l'illustration de fascicules et livrets tels que les bibles comiques et satiriques et les diverses vignettes ou papillons anticléricaux. Le dialogue entre texte et image est parfaitement assuré et il faut saluer l'ampleur de la recherche iconographique, le croisement des sources permettant de restituer dans sa diversité le discours anticléric jusque dans ses supports les plus obscurs. Il est dommage, compte tenu de la qualité de l'ouvrage, que le choix ait été fait de ne pas mentionner systématiquement dans les légendes, la date de parution des dessins dans tel journal ou revue. Enfin, les auteurs mêlent parfois des prises de position personnelles à l'analyse historique, ainsi la conclusion brosse un rapide tableau du siècle qui a suivi la Loi de 1905 pour déplorer que « la quasi-totalité des grands partis défendent ou respectent les clergés dans leur ensemble, au point, souvent, de chercher à leur complaire » (p. 153), et le parti communiste lui-même n'échappe pas à leur critique, alors qu'ils mettent leurs lecteurs en garde : « L'Église et son rôle néfaste sur la société sont loin d'avoir disparu », bref, la Séparation reste à faire ! (p. 154). Ce ton militant, joint à quelques raccourcis historiques sans nuances, donne à l'ouvrage une coloration plus grand public, qu'il convient de souligner mais aussi de dépasser pour tenir compte de la richesse du dépouillement effectué et des analyses graphiques proposées.

En effet, ces publications ne doivent pas être lues seulement comme des recueils – amusants et/ou irritants selon les goûts – d'images d'un autre temps qui viendraient en contrepoint des beaux livres d'art religieux. Il importe de rendre au dessin de caricature toute sa portée dans l'analyse des faits politiques. L'un des premiers historiens du genre, Boyer de Nîmes, écrivait « dans toutes les révolutions, les caricatures ont été employées pour mettre le peuple en mouvement. [Elles] sont le thermomètre qui indique le degré de l'opinion publique »⁷. À cet égard, il était inévitable que les publications parues cette année soient concentrées sur la Séparation sans vraiment pouvoir, suffisamment, remettre en perspective les représentations étudiées dans une plus longue durée. Les quelques pages consacrées à l'héritage du passé sont précieuses mais rapides et le parti pris éditorial qui consiste à ne donner qu'une bibliographie succincte et pas de notes, ou l'inverse, n'invite guère à prolonger le regard. Pourtant, si le terme anticléric se forge au milieu du XIX^e siècle, le dessin qui s'y rapporte est presque aussi ancien que les sujets qu'il moque. Mais un résumé de ce parcours entrerait, ici, dans des aperçus historiques trop éloignés du contexte politique étudié pour être toujours pertinents. En effet, les caricatures du clergé ont bien souvent été

7. *Histoire de la caricature de la Révolte des français*, Paris, 1792, cité par Claude LANGLOIS, *La caricature contre-révolutionnaire*, Paris, CNRS Éditions, 1989, p. 30.

véhiculées à usage interne dans les polémiques intra-religieuses sur les nécessaires réformes des Ordres ou encore au temps fort des guerres de religion. C'est surtout autour de la Révolution française que se précise, à partir de formes anciennes, un vocabulaire de l'image qui marquera durablement le dessin anticléric⁸. On y trouve déjà les déformations physiques qui rendent expressif le corps du clergé pour en faire saillir les abus et le non respect des règles pourtant posées par l'Église : gourmandise, voire penchant pour la bouteille, dépravation, lubricité, sadisme, cupidité, tout ceci alimente le thème du « gros » et du « gras », du clergé ventripotent et fornicateur. Le sujet sera repris sous la III^e République avec les allusions à la maltraitance d'enfants confiés aux maisons d'éducation religieuse, en butte à d'iniques châtiments corporels sinon à la concupiscence de leurs maîtres. L'intégrité physique mise à mal répond à l'idéalisation ascétique du corps éthéré dans les représentations chrétiennes traditionnelles que ces images entendent précisément dénoncer, elle s'accompagne d'une animalisation dont les effets comiques sont anciens et qui jouent bien souvent sur les présupposés du bestiaire médiéval. Le moine lubrique et obscène devient un porc ou un bouc, le clerc ignorantin a des oreilles d'ânes, les ouailles ne sont que de stupides oies, le complot jésuite ou clérical est dénoncé par les tentacules de la pieuvre. Enfin, les hommes en noir sont assimilés à des corbeaux, ou affublés d'éteignoirs, signes de l'obscurantisme que le flambeau de la lumière, hérité de l'iconologie classique qui l'associe à l'aurore et à la connaissance, vient dissiper avec les progrès de la Raison. La rhétorique d'opposition est ensuite développée à l'envi : tout est prétexte à stigmatiser les mœurs ecclésiastiques et l'on passe vite du dessin humoristique à l'obscène et à la scatologie, thème récurrent de la caricature politique et qui, de longue date, n'a pas épargné le corps des gouvernants⁹.

Toutefois, la violence de ces images divise jusque dans le camp anticléric, certains craignant que celles-ci ne soient contre-productives ; en outre, elles offrent les armes inverses au camp opposé qui ne se fait pas faute de réagir (en diabolisant les figures du gouvernement, ou encore le « baptême civil » : l'enfant apparaît alcoolique dès le biberon, dessin de Vignola pour *Le Piloni, La République et l'Église*, p. 51), aussi voit-on un mouvement « réaliste » préférer les représentations non excessives du clergé en pariant sur un usage pédagogique de la comparaison. Lors du congrès international de la Libre Pensée en 1905, les organisateurs finissent par choisir des cartes postales représentant avec sobriété le pape en tenue d'apparat, entouré des insignes pontificaux et surmonté d'une légende : « la dernière Idole » (*À bas la Calotte*, p. 65). Mais ces réserves sont limitées à l'élite du mouvement, et les caricatures obscènes ne manquent pas. Si elles ne sont pas toutes publiées dans les journaux, on les trouve en

8. Voir Antoine DE BAECQUE, *La caricature révolutionnaire*, Paris, CNRS Éditions, 1989, chap. III, « Caricatures anticléricales ».

9. Voir sur le corps du roi mis à mal, Annie DUPRAT, *Les rois de papier. La caricature d'Henri III à Louis XVI*, Paris, Belin, 2002, p. 65-81.

vignettes ou papillons à coller que les militants sont invités à diffuser partout et jusque sur les confessionnaux... Cartes postales, tracts, affiches, sont autant d'images volantes dont la trace se perd vite et dont il est particulièrement précieux de restituer l'usage. Progressivement, la Libre Pensée s'organise à l'échelle nationale et locale, elle s'appuie sur la Ligue anticléricale de Léo Taxil et ses publications (*L'Anti-Clérical* 1879-1882, puis *La République anti-cléricale* 1882-1885), et l'on voit se mettre en place une politique de propagande qui entend répondre à grande échelle à l'impact séculaire de l'image pieuse dont elle détourne les codes pour tenter d'imposer visuellement d'autres stéréotypes et ruiner la crédibilité ou la sacralité des premiers.

Que peut alors faire le camp catholique¹⁰ ? Sans doute réplique-t-il par des représentations sataniques de Combes, animalisé et diabolisé – alors que les opposants le voient comme un Saint-Michel terrassant le dragon clérical – et par des attaques contre les libres penseurs et les francs-maçons dans *Le Pèlerin* ou *La Croix*. Mais si la caricature connaît un tel apogée sous la Troisième République¹¹, c'est surtout parce que la législation a permis une liberté bien supérieure aux décennies précédentes. Les débuts de la Monarchie de Juillet avaient vu un premier essor de la caricature anticléricale, faisant suite à la Révolution de 1830, et qui fut stoppé par les lois sur la presse de 1835. Alors que la Deuxième République est plus sensible au thème du catholicisme social, l'anticlérisme remonte sous le Second Empire, mais le régime de l'autorisation préalable prévaut pour les dessins et gravures sous peine de lourdes amendes. Réapparue sous la Commune, la caricature est en butte aux lois sur la liberté de la presse de 1871 et de 1875 et, même après la victoire républicaine de 1877, un numéro de la *Lune rousse* (avril 1879), représentant un corbeau coiffé d'un chapeau de jésuite, est saisi sur ordre de la préfecture de police (*La République et l'Église*, p. 19). Mais la loi du 29 juillet 1881 abroge toutes les dispositions antérieures, y compris la loi de 1822 sur la presse dont l'article 1^{er} réprimait les outrages envers les cultes reconnus par l'État. Seuls les outrages aux bonnes mœurs ou les attaques personnelles peuvent faire l'objet de plainte. C'est donc sur ce terrain que tentera, sans grand succès, de se déplacer l'Église. Ainsi, la célèbre affiche d'Eugène Ogé pour *La Lanterne* (novembre 1902) que le « journal républicain anticléric » décrit comme une « figure symbolique, moitié homme noir coiffé du chapeau de Basile, moitié chauve-souris étendant ses ailes au-dessus du Sacré-Cœur et incrustant ses doigts crochus dans la pierre » avec pour titre « Voilà l'ennemi », allusion à ce qui serait la devise de Gambetta, suscite les attaques.

10. Sur un exemple des réactions plus contemporaines de l'Église face aux questions de censure des images, je me permets de renvoyer à mon analyse et à la bibliographie jointe dans « Christ, piéta, cène... à l'affiche, écart et transgression dans la publicité et le cinéma », *Ethnologie française*, « De la censure à l'autocensure », janvier 2006.

11. Voir Bertrand TILLIER, *La République. La caricature politique en France, 1870-1914*, Paris, CNRS Éditions, 1997.

La Croix veut y reconnaître les traits du Cardinal Richard, archevêque de Paris et porte plainte pour injures (*La République et l'Église*, p. 87). Las, l'effet publicitaire du débat contribue plus encore à l'engouement pour cette affiche que *La Lanterne* propose à prix réduits pour ses lecteurs. Une revue particulièrement militante telle que *Les Corbeaux* (1904-1909) prend bien soin d'éviter les diffamations personnelles mais elle essuie les hostilités d'associations de pères de famille et le refus de vente de certains distributeurs. Enfin, certains thèmes restent manifestement plus sensibles que d'autres : ainsi, en 1899, un numéro de *La Calotte* est saisi pour avoir représenté une Vierge Marie, au ventre arrondi, en train de tricoter des chaussettes sous le regard perplexe de Joseph (*À bas la calotte*, p. 40).

Certes, comparé à l'obscénité d'autres dessins, celui-ci paraît anodin, mais il ne se contente pas de stigmatiser les clercs, il touche aux figures divines et aux dogmes comme y invitent, depuis les années 1880, un certain nombre de livrets, bibles comiques ou bible farce, dont les figures sont reprises dans une certaine presse. Là encore, les codes de l'iconographie religieuse sont détournés pour susciter par des effets de décalages, de trivialité, ou des anachronismes divers, une désacralisation de l'image. Cet aspect est étudié plus particulièrement dans *À bas la calotte*¹² alors que *La République et l'Église*¹³ s'en tient davantage aux rapports entre les institutions, ouvre la voie, derrière le burlesque, à des attaques beaucoup plus vives contre la religion et non pas seulement contre l'Église. En effet, certains anticléricaux ne font pas mystère de penser que la Séparation proposée est trop accommodante et que la lutte ne peut en rester à ce stade. Le numéro antichrétien de *L'Assiette au beurre* (19 décembre 1906) avec le célèbre et violent *Ecce Homo* de Grandjouan peignant un travailleur aux traits virils bottant le train d'un Jésus au long nez crochu, jeté au bas de la croix. (*À bas la calotte*, p. 143) en témoigne. Jusqu'alors, la figure de Jésus dans le dessin politique soulignait son caractère social, voire « socialiste » en contraste avec la richesse de l'Église, désormais l'attaque se fait plus directe. Si d'autres dessins de Grandjouan sont tout aussi violents, tel celui où l'homme du peuple apostrophe Jésus en ces termes « Christ, ton agonie n'a duré que trois jours, la nôtre dure toute une vie », *l'Ecce Homo* laisse voir une allusion antisémite, rare chez Grandjouan, dont la femme était de famille juive. Il faut pourtant rappeler que la grande époque de la caricature fut aussi, autour de l'affaire Dreyfus et après, une des voies de l'image antisémite et le dessin anticlérical n'en fut pas toujours exempt. À ceux qui s'en offusquaient, l'anarchiste Victor Méric répondit « j'ai mangé du curé autrefois je ne vois pas ce qui peut m'empêcher de bouffer du youpin ? En vertu

12. Et voir le complément apporté ici par l'article de Guillaume Doizy sur cette question.

13. Jacqueline LALOUETTE en avait développé certains aspects dans *La Libre pensée*, *op. cit.*, ainsi que dans « De Voltaire à Cavanna ou Petite promenade burlesque et anticléricale à travers les Écritures », *Horeb*, nov. 1986, p. 27-34 et mai 1987, p. 27-84, où l'on trouve notamment une représentation d'Ézéchiël mangeant son pain couvert d'excréments qui trahit l'influence de la lecture de Voltaire !

de quoi les juifs nous seraient-ils plus sacrés que les protestants par exemple ou les calotins ou les frères trois points ? L'antisémitisme n'a rien à voir là dedans [...] qu'on nous laisse donc dire notre pensée sur la juiverie cosmopolite et exploiteuse et que les prolétaires juifs protestent et s'insurgent avec nous. »¹⁴, démontrant à quel point il était inconscient de véhiculer lui-même les stéréotypes antisémites. Certes, l'image anticléricale a parfois associé curés, pasteurs et rabbins, sous la même dénomination de « Société anonyme d'exploitation internationale de la bêtise humaine » (dessin paru dans *La Calotte* en 1908, *À bas la calotte*, p. 116), et ne marque pas de préférence entre les cultes. Il y avait même un mouvement d'ouvriers juifs parisiens organisant des bals anti-Kippour, mais le gros des attaques, et le contexte historique l'explique, se concentre sur le christianisme. Relevons toutefois une différence importante, si odieuses qu'aient pu être pour les fidèles ces images obscènes ou volontairement blasphématoires à l'égard des dogmes, elles attaquent principalement le clergé, qui se trouve indéniablement totalement ostracisé, elles vont jusqu'à s'en prendre aux croyances, même si c'est moins direct dans la grande presse, mais elles ne font que ridiculiser les croyants sous la figure d'oisifs ou d'idiots totalement décervelés ou aveuglés, elles ne les stigmatisent pas dans leur race... Dans la logique anticléricale, il suffirait au croyant d'être enfin touché par la lumière de la raison pour sortir des ténèbres, ce qui, point n'est besoin de le préciser, ne sera pas le mode de pensée des caricatures antisémites qui vont se multiplier jusque dans l'entre-deux-guerres.

La grande période de l'image anticléricale s'achève avec les premières décennies du XX^e siècle et ce alors qu'elle avait eu un rayonnement international comme en témoignent les publications italiennes, *l'Asino*, espagnoles, *Papitu*, tchèques, *Rudé Květy* ou allemandes, *Der Wahre Jacob* ou le *Simplicissimus* dont *La République et L'Église* reproduit quelques très beaux dessins (voir notamment le trait percutant et le sens des aplats de couleurs de Gabriele Galantara) qui n'ont rien à envier aux œuvres graphiques de Grandjouan, Kupka, Jossot, Roubille, André Gill, Pépin, pour ne citer que les plus célèbres. Mais à l'orée du siècle d'autres combats prennent le pas, le combat social d'abord, et les dessinateurs anarchistes ou pacifistes ne manqueront pas de renvoyer dos à dos la Marianne républicaine et l'Église lorsqu'il s'agit d'endoctriner les masses, le combat national enfin, qui impose de rétablir l'unité des deux France un temps divisées. Une page se tourne, même si *À bas la calotte* esquisse la suite avec quelques dessins empruntés à *Charlie Hebdo* ou au *Canard enchaîné*. Ce retour sur le temps virulent de la caricature anticléricale permis par ces deux passionnantes publications invite à s'interroger tant sur le vocabulaire du portrait charge qui ne reproduit pas le réel mais cherche toujours à en déformer les traits pour plus d'expressivité, que

14. Cité par Fabienne DUMONT, *Jules Grandjouan créateur de l'affiche politique illustrée en France*, Paris, Somogy, 2002. Catalogue de l'exposition Chaumont, 2001, Musée d'Histoire contemporaine, 2002 et Nantes, 2003, sous la dir. de Fabienne DUMONT, Marie-Hélène JOUZEAU et Joël MORIS, p. 29-30.

sur ses signes de permanence, mais aussi sur l'efficacité de la politique de diffusion de ces images multiples, les modes de censure et la législation en vigueur, corollaire obligé du seuil de tolérance à l'égard des attaques visuelles, car la violence des débats n'est pas occultée et nous renvoie à nos propres seuils de tolérance privés ou publics, à l'articulation que pose chaque société entre « liberté de pensée » et « liberté d'expression ». Revenons enfin à Boyer de Nîmes (1792) « ceux qui savent maîtriser les variations [des caricatures], savent maîtriser aussi l'opinion publique »¹⁵. Les caricatures de la III^e République n'ont pas seulement réjoui ou consterné leurs lecteurs, elles ont eu leur part politique dans les affrontements idéologiques et dans le combat autour de la laïcité en banalisant un imaginaire visuel associé à la séparation des Églises et de l'État.

Isabelle SAINT MARTIN
École pratique des hautes études

15. Cité par C. LANGLOIS, *op. cit.*, cf. note 7.